

OSER CLAMER LE MALAISE

Isabelle Roy, étudiante de 21 ans.

Souvent je crois qu'il n'y a pas d'espoir. Pas d'issue.

Je suis féministe depuis ma naissance. L'affirmation même, l'étiquette est un pléonasme. Attribut essentiel, je le porte comme une grâce, mais aussi une difficulté d'être. J'aurais voulu l'assumer comme métier, devenir mathématicienne, en insistant davantage sur IENNE que sur MATH. . . Désenchantement. Je suis entrée en Mathématiques, dans un empire mâle.

Petite, j'avais ma mère féministe que me protégeait. Les seules voix masculines qui atteignaient mon oreille résonnaient du tendre écho de ceux qui partagent notre vie, notre avis. Maintenant j'ai grandi, je peux voir par-dessus son épaule, entre ses bras, au-delà du rempart d'amis. Et, pire encore, je discerne la fausse note même parmi ces amis — ces pères, frères, amis, amours — dont on dit qu'ils ont compris notre cause . . .

Si j'allais en Mathématiques, c'est que je pressentais, alors confusément, l'importance de la place des femmes en Sciences. Nous n'avons jamais détenue le Pouvoir, moins encore ce pouvoir grandiose oscillant sans cesse entre la menace, le danger, et le bienfait, le progrès. Mais j'ai vite compris que je n'héritais pas, moi, de cette tradition scientifique imprégnée chez tous mes confrères masculins. Sous l'apparence de libéralisation, de plus grande accessibilité des Sciences, j'ai trouvé la difficulté de me creuser une place, parmi tous ces fauteuils séculaires, occupés par les hommes. Il est notable que les garçons qui réussissent bien en Math, sont considérés comme des "bols", "forts", alors que si les filles ont des notes aussi fortes ou supérieures, c'est qu'elles "ont travaillé énormément". . . On nous a accordé la permission de pénétrer dans ces sanctuaires depuis quelques années, mais, soyons averties sans équivoque, nous, les filles, devons beaucoup travailler pour parvenir à être reconnues, pour mériter l'attention de nos maîtres et le privilège d'une conversation sérieuse, mathématique, avec eux. Il n'est pas étonnant qu'un garçon soit rapidement reconnu, repéré, gratifié et qu'on dise de lui qu'il a traversé son BAC haut-la-main avec une facilité et une aisance qu'on lui admet, à lui,

largement. Consulter des livres pour notre recherche personnelle, discuter de problèmes intéressants, déborder le cadre du cours, autant d'action louables, naturelles aux garçons. Il y a des siècles que leur esprit est appelé à constamment se dépasser, loin des contingences quotidiennes et médiocres. . . Il y a si peu longtemps que nous sommes sorties de nos cuisines, avons délaissé nos travaux d'aiguille. . . Nous avons tant à apprendre, les rouages de notre esprit son émouvants de virginité, de cet éclat neuf, prêt à exposer.

Une femme professeur nous avouait toutes les difficultés éprouvées pendant son doctorat, quand, en surplus, elle devait faire le ménage et les repas de son mari qui étudiait au même niveau. Je pense à Virginia Woolf. . . Nous n'avons jamais eu une "chambre à soi", ni l'argent ni la disponibilité nécessaires à l'envol de notre esprit. Nous avons un retard immense à combler, et je me sens bien petite, bien seule pour m'y attaquer. Tout à prouver. Ce doute, si familier aux femmes, vient souvent frapper, implacable, sournois. Les gratifications nous sont rares, l'assurance semble être le lot des hommes. C'est alors que la paresse nous guette traîtreusement, en ces périodes tourmentées d'abattement, de remise en question. "Jamais je ne pourrai y arriver. . . Je ne me sens pas à la hauteur". Nous savons si bien nous refuser la moindre indulgence, nier ou ignorer notre valeur . . .

Et pourtant, si j'abandonne les Sciences. . . ô double échec! J'ai une mission à accomplir. . . Peut-être faut-il consentir à quelques sacrifices pour la construction de nouvelles armées. . . Mais pourtant je crains qu'il n'y ait pas d'issue, pas d'espoir. Le changement d'attitude qui s'impose ne semble pas être souhaité ni même perçu comme urgent, non seulement chez les détenteurs de pouvoir mais aussi chez les femmes qui font montre parfois d'une inconscience navrante. Mais je conserve du moins la certitude qu'il faut continuer à oser, oser clamer le malaise, oser nommer la différence. A tout prix. C'est à ce risque que je consens, le risque encouru par tous les téméraires ou les désespérés, c'est ce seul défi qui me fera apprivoiser les Mathématiques . . .